

JEAN DE LA VILLE DE MIRMONT
Les dimanches de Jean Désert



UN PETIT ROMAN GÉNIAL & AMUSANT ILLUSTRÉ PAR
CHRISTIAN CAILLEAUX & PRÉFACÉ PAR MARIE BOIZET

FINITUDE

MMXXII

Ce jeune homme, appelons-le Jean Désert.

À moins de le bousculer au passage, vous ne le distingueriez pas de la foule, tant il est vêtu d'incolore. Il porte un faux-col trop large et une cravate quelconque. Les jambes de ses pantalons, ainsi que les manches de ses vestons, se plient d'elles-mêmes aux genoux et aux coudes. Ses pieds tiennent à l'aise dans des chaussures fatiguées.

Que dire de plus pour le dépeindre, sinon que de sa figure longue dont il rase soigneusement les joues, seules ses grandes moustaches étonnent ? On conçoit difficilement leur rôle, voire même leur utilité dans une physionomie d'aspect aussi discret.

La maigreur de Jean Dézert vous explique qu'il n'ait pas servi sous les drapeaux. Il fait, d'ailleurs, fort peu d'exercice physique, étant employé au Ministère de l'Encouragement au Bien (Direction du Matériel).

Sa vie – peut-être, par la suite, y puisera-t-on d'utiles renseignements – n'offre rien que de très ordinaire, en apparence. Il loge rue du Bac, au cinquième étage, en face du Petit Saint-Thomas – cela sans idée préconçue. Une femme de ménage balaie sa chambre et son vestibule, fait son lit, brosse ses habits, secoue son tapis dans la cour commune de l'immeuble. Elle se nomme Angèle. Elle est veuve.

L'unique originalité de l'appartement consiste dans le peu d'élévation du plafond. Si Jean Dézert montait sur une chaise, il se verrait dans l'obligation de baisser la tête. Mais le désir de tenter cette expérience, comme tant d'autres, ne lui est jamais venu. Des personnes à l'imagination facile se croiraient, chez lui, dans l'entrepont d'un voilier. D'autant qu'une déclivité transversale du plancher – imputable, en vérité, bien plus à la vieillesse de la maison qu'au mouvement de la mer – semblerait confirmer l'hypothèse.

Avec le mobilier, tout rentre, heureusement, dans la normale. Il y a même un tambour de Basque sur la cheminée, et deux vues de la Suisse contre un mur. En outre, s'il s'ennuie chez soi, Jean Dézert peut, depuis sa fenêtre, explorer la rue du Bac jusqu'au boulevard Saint-Germain.

La foule, en bas, circule, commerciale et pressée. Les jours d'averses et de boue l'on ne connaît d'elle que la houle monotone de ses parapluies anonymes. Mais, par tous les temps, les voitures de livraison disputent la chaussée aux autres véhicules.

Très avant dans la nuit, Jean Dézert perçoit, à travers son sommeil, le grelot qui tinte et le pauvre trot d'un cheval. Puis éclate la trompe d'une automobile, retour des quartiers où l'on s'amuse tard.

Jean Dézert se lève à huit heures. Il prépare lui-même son café au lait, sur le gaz. À neuf heures précises il se rend à son bureau, rue Vaneau. Ses repas, il les prend distraitement, dans une crèmerie. À peine lui arrive-t-il parfois, de dîner avec ses collègues, car il n'aime pas la manille ni la politique, et ne sait pas discuter.

Son travail n'occupe guère sa pensée. Il s'agit de compléter des imprimés, de communiquer ou de transmettre, selon le cas, des pièces à d'autres services. Et puis il faut ne pas oublier toute la différence qui existe entre la formule « faire connaître » et celle « faire savoir ».

La fantaisie, ça va bien en dehors des heures de bureau et principalement le dimanche. Le dimanche, c'est toute la vie de Jean Dézert. Il apprécie ce jour que si peu de personnes comprennent. Il ne se fatigue point de parcourir et d'errer le long des grands boulevards. Marié, il pousserait devant soi une voiture d'enfant, tout comme un autre.

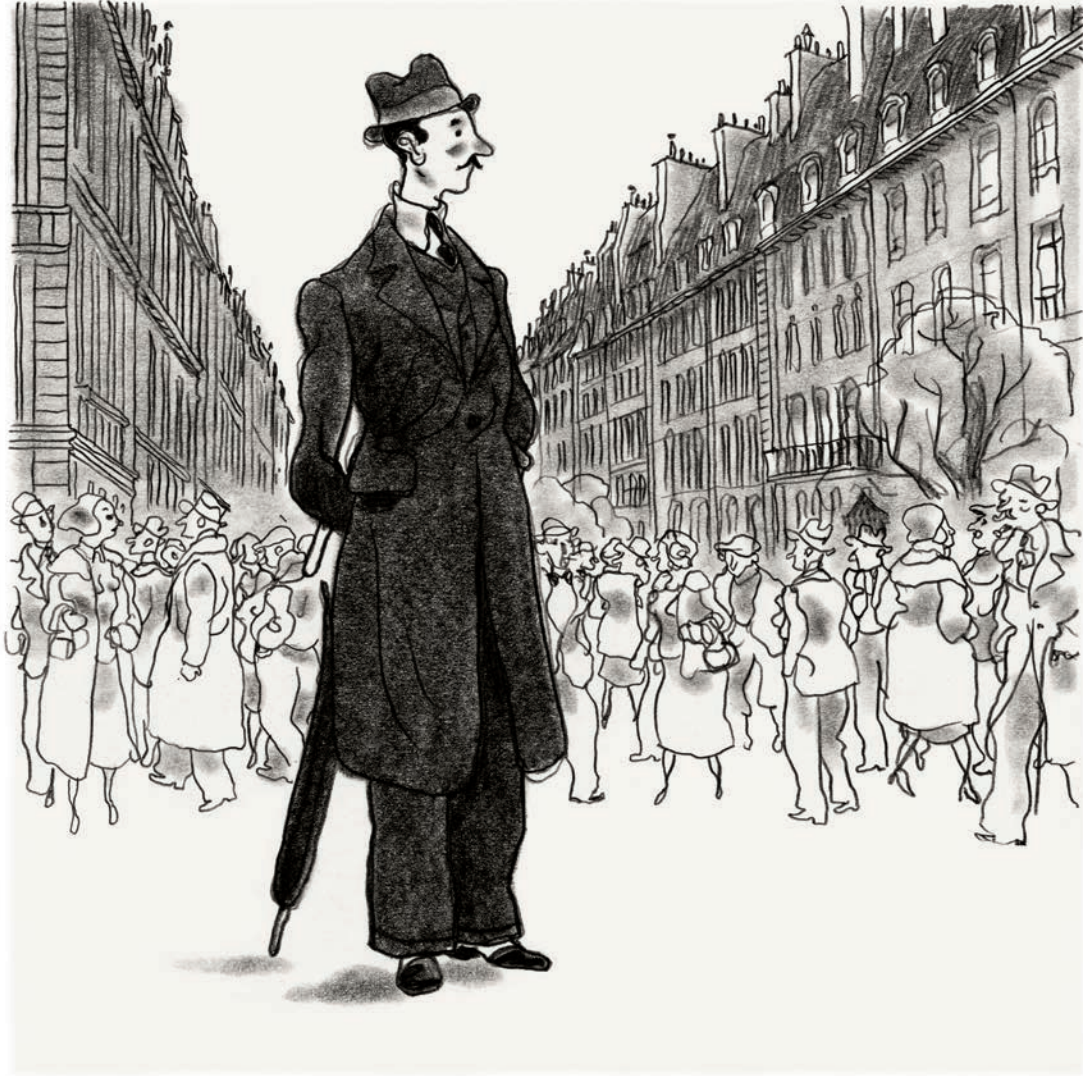
Du temps des omnibus, il se plaisait, assis à l'impériale, à suivre les

itinéraires depuis le point de départ jusqu'au point terminus. Il a lu ainsi un nombre considérable d'enseignes et médité sur les noms de beaucoup d'industriels.

Tels sont ses amusements. Il a bien le droit de les choisir. Quant à ses passions amoureuses, il en fait grand mystère. Tout au plus avouerait-il qu'à l'aube trouble de sa nubilité il a aimé une institutrice allemande et courtoisé une dame de comptoir. Encore (ajoute-t-il par modestie) est-ce le hasard qui a tout fait ; sans la force des circonstances, une dactylographe ou un professeur de piano auraient pu tenir le même rôle dans son existence ordonnée.

Jean Dézert ne parle jamais de sa famille. J'ai su qu'il vit le jour dans une grande ville du Sud-Ouest. Son père occupait l'emploi de sous-directeur de l'usine à gaz. De l'autre côté de la rue, il y avait le cimetière protestant. Il a plu des escarbilles sur une enfance bornée par un horizon de cyprès. Ce renseignement nous serait précieux pour une étude du caractère de Jean Dézert. Du moins nous aiderait-il à comprendre la patience et la résignation de son âme, la modestie de ses désirs et la paresse triste de son imagination. Car, notez-le bien, Jean Dézert n'a jamais fait de long voyage en rêve. Pense-t-il même qu'il existe une étoile où l'on s'aime toujours ?

Ses yeux ne quittent pas la terre, ses regards ne s'élèvent pas au-dessus de ce monde, où, si certains sont acteurs et d'autres spectateurs,



lui n'est que figurant. Oh ! ça lui serait égal d'être déguisé en paysan suisse, en gentilhomme huguenot ou en guerrier égyptien ! Il ressemble, en effet, à ces choristes des théâtres d'opéra, qui, tout en songeant à leurs affaires personnelles, ouvrent la bouche en même temps que les autres pour avoir l'air de chanter avec eux. Il exécute tous les gestes nécessaires et ne recule devant aucune concession.

Lorsqu'il pleut, il ouvre un parapluie et retrousse le bas de son pantalon.

Il évite les voitures et ne répond pas aux mots un peu vifs des cochers.

Il salue son concierge et s'informe de sa santé.

Il se mêle aux groupes qui entourent les camelots ou les marchands de chansons.

Il a servi plusieurs fois de témoin dans des accidents de voiture.

Mais, surtout, Jean Dézert a fait sienne une grande vertu : il sait attendre. Toute la semaine, il attend le dimanche. À son ministère, il attend de l'avancement, en attendant la retraite. Une fois retraité, il attendra la mort. Il considère la vie comme une salle d'attente pour voyageurs de troisième classe. Du moment qu'il a pris son billet, il ne lui reste plus, sans bouger davantage, qu'à regarder passer les hommes d'équipe sur le quai. Un employé l'avertira lorsque le convoi partira ; mais il ignore encore vers quelle autre station.

Jean Dézert n'est pas ambitieux. Il a compris que les étoiles sont innombrables. Aussi se borne-t-il, faute de mieux, à compter les réverbères des quais, les soirs d'ennui.

Jean Dézert n'est pas envieux, même de ceux qui détiennent la vérité. Il aurait lieu, pourtant, de jalouser à ce point de vue son ami Léon Duborjal (un cerveau bien équilibré), lauréat de l'École Pigier, qui connaît la sténographie, progresse chaque jour en espéranto, saura saisir la vie par le bon bout, et réussira dans le commerce.

Oui, Jean Dézert est un résigné. Il a fait – sans trop de hâte – le tour de ses domaines et perdu toute illusion sur l'étendue de son jardin, la fertilité de ses massifs et le pittoresque de ses perspectives. Il en prend son parti et lorsqu'il sera las de cracher dans le bassin – pour se distraire – il se promènera, les mains dans les poches, le long des plates-bandes, sans s'occuper du reste et sans penser à mal.